

LE JOYEUX RÉVEIL

NOS CONTES

Balle perdue



— Tu es un misérable ! Tu te figures que, moi, je vais porter ça au Mont-de-Piété ?
— Oh ! mais pas de tout !. Je ne voudrais pas que tout le monde sache que ta portés la culotte !.



— Oui, monsieur le commissaire, j'ai menti !
— Et pourquoi avez-vous fait ce faux témoignage ?
— Pour voir dans les journaux si j'étais photographié !

Aimé Dupont, c'était un bon vivant, prenait son avertissement à la terrasse d'un café des Champs-Élysées. La douce chaleur de la première nuit de l'été lui était prédisposée à l'optimisme. Il trouvait l'existence souriante et les femmes jolies. Attentif à suivre des yeux celles qui défilait le long de l'avenue, il avait à peine remarqué cette grande brune au visage ardent et inquiet qui venait de s'asseoir à une table voisine de la sienne. Tout se passa très vite. Un homme encore jeune, blond et pâle, surgit, interpella violemment la femme brune, l'injuriant, et braquant sur elle un Browning tira.



Un après-midi, sa vieille servante lui annonça une visite féminine.

Il n'avait pas vu cette personne, ce dernier ne fut pas acquiescé, mais s'en tira avec un revolver souvent. Dès le surlendemain, Hélène Bardet arrivait avec des petits fours. Elle revint chaque jour. Une douce intimité naquit entre eux. Ils suivirent ensemble la marche de l'instruction dont était l'objet le trop impulsif Charles Ferrier. Ils allèrent ensemble témoigner chez le juge, et c'est au sortir de cette séance émotionnante, dans le taxi qui les ramenait chez Dupont, que leurs lèvres se joignirent pour la première fois. L'ardente Hélène trouvait quelque joie romanesque à combler cet amoureux mari, si fier de sa conquête. Elle s'installa chez lui et ce fut une tulle de miel qui dura jusqu'aux assauts du malheureux Ferrier. N'ayant tué personne, ce dernier ne fut pas acquiescé, mais s'en tira avec un



— Je me suis mariée trois fois et trois fois j'ai perdu mon mari !
— Ouil, ben vi sous metléz ans anoncée dans le journal ?



— Papa comment s'appelle la papa d'un petit an ?
— Un pourriquet !... Pourquoi me demandes tu ça ?
— Parce que tu dis toujours que tu suis un petit an !



TOURISTES

— Pardon, Monsieur, est-ce bien le volcan dont l'explosion a été signalée par les journaux ?
— Je ne saurais vous le dire, je suis moi-même étranger au pays.



LE DILEMME

— J'ai des soupçons qui veulent m'épouser, l'un est banquier et l'autre médecin.
— Un choix vraiment difficile : la bourse ou la vie.



— Oui oui, je ne dis pas qu'ils ne sont pas trais... mais je préfère les œufs garantis poule !..



RENSEIGNEMENT

— Je regrette, Monsieur le Directeur est encore en voyage, lui, c'est son ombrier.

NOS MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 55
HORIZONTALMENT — I. Signe de vie. — II. Actes de ranger à part l'un de l'autre. — III. Connu Sports. — IV. Formes. Avec ça ça est plutôt réconfortant. — V. Annonce un arrêté préfectoral. Genres de tissage. — VI. Chéri. — VII. Initiale répétée d'un point cardinal. Supprimé radicalement. — VIII. Repos menagé dans un vers pour en régler la cadence. — IX. Sgrable. — X. Petit poème. Que l'on occupe pour un temps déterminé. — XI. Foisonne estimés. Sont brutalement abandonnés au contact de la réalité.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I	R	H	I	N	O	C	E	R	O
II	U	M	R	I	O	U			
III	E	P	I	N	G	L	E	F	A
IV	L	O	T	I	E	V	I	I	
V	L	A	E	R	I	E	N	H	
VI	E	S	T	A	I	E	H		
VII	T	E	N	D	R	E	S	E	
VIII	U	P	E	R	R	I	N	T	
IX	X	E	R	R	A	M	E	N	S
X									

VERTICALEMENT — 1. Certitude. — 2. Acte de dévotion auquel on se livre un peu plus d'une semaine. — 3. Deux lettres de Mississippi. Note. — 4. Douceur d'âme. — 5. Perroquet. Dignes de confiance. — 6. Fibre végétale tirée de certaines palmiers et employée dans la confection de chapeaux féminins. Fin de participation. — 7. Vide un nef Vile d'Autriche. Phonétiquement : prénom féminin. — 8. Découverte. Lente est son origine. — 9. Ne laisse aucun espoir à Lorraine. — 10. Ne voulait pas s'inscrire. Pas emballées.

SOLUTION DU PROBLEME N° 54

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I	R	H	I	N	O	C	E	R	O
II	U	M	R	I	O	U			
III	E	P	I	N	G	L	E	F	A
IV	L	O	T	I	E	V	I	I	
V	L	A	E	R	I	E	N	H	
VI	E	S	T	A	I	E	H		
VII	T	E	N	D	R	E	S	E	
VIII	U	P	E	R	R	I	N	T	
IX	X	E	R	R	A	M	E	N	S
X									

Amour

maître du monde

PAP HENRY d'YVIGNAC

Une demi-heure après, Paulette reconduite par Hélène et le grand Caille, quittait la villa, souriante en disant dans son sac à main la lettre écrite par Lucie. Elle songeait : — Une fois encore, la ruse féminine a eu raison de la force stupide de l'homme ! On va rire !

CHAPITRE V
PRÉPARATIFS

Mais qu'il est quitte l'appartement de la rue Vaneau, Georges Fernoy suivit cette rue, prit à la rue de Bayonne et s'engagea dans le Nord-Oud. Une fois devant la porte de la villa, il se dit : — La lettre de Lucie, ça chère et terrible lettre qui venait de lui arriver, comme

il la sentait précieuse et redoutable à la fois ! Précieuse, parce qu'elle était écrite par l'âme soeur, parce qu'elle mettait fin à un trop long supplice ; celui du mariage. Et redoutable, ah ! oui, redoutable ! Car obéir à la jolte, l'arracher à cette villa de Charenton où la claustrophobie d'un père insensé était grave. Il combattait, lui, Georges, lui fils d'un héros de la grande guerre, sous le coup de la loi.

Il enlevait une mineuse... Un instant, l'idée lui vint de renouer avec l'amour de Lucie, mais il eut au cœur une telle souffrance qu'il comprit bien que c'était impossible sans s'en rendre compte. Il dit tout haut : — La mort... la mort seule peut me séparer de ma bien-aimée.

« Adieu vat ! Que les destins s'accomplissent ! Il ne se dissimulait pas toutes les difficultés de l'entreprise, tout ce qu'elle offrait de délices et même de dangereux. Mais Lucie l'appelait à son secours. Quel amoureux hésiterait, dans un cas pareil ? En avant donc ! Sailotte par le Nord-Sud qui l'emmenait dans la direction de la porte d'Orléans, Georges, tout le long du trajet ne fit qu'accueillir intérieurement des pensées diverses et contradictoires. Il devrait, pour longtemps, se séparer de sa mère... Mais l'écriture n'enregistre-t-elle pas elle-même, en la sanctionnant de sa haute autorité, la loi de la vie : « Tu quitteras ton père et ta mère ». — Et puis, qui l'empêchait de la faire venir en Belgique, sa chère vieille maman ? Car, certainement, les amoureux ne pourraient plus, avant longtemps, passer la frontière.

Trouverait-il à gagner sa vie, là-bas ? Mais oui ! Pourquoi pas ? La Belgique a des journaux qui suivent avec un grand intérêt, le mouvement littéraire parisien. Il était même, lui, Georges, en relations amicales avec cinq ou six écrivains de Bruxelles.

Ils l'aideraient à trouver une situation au moins équivalente à celle qu'il avait faite au journal « Le Monde ». — Terminé !

La voix du conducteur révéla le jeune homme. Elle sortit du souterrain et gagna le boulevard Brune, déjà nuit et désert. Il se prit à rire et s'écria bientôt pour soi-même à la porte d'un petit hôtel partiellement éclairé.

« Une vieille paysanne vint lui ouvrir : — Bien le bonjour, Monsieur Fernoy, dit-elle au visiteur en branlant du chef. Alors on veut nous faire un petit bout de cassette ? — Comme vous voyez... Est-ce que Jean-Paul est là ? — Mais oui... et la s' petite s'itou. La présence de la petite a ne sembla pas lui plaire énormément. C'était le modèle favori de Jean-Paul Gallais, le sculpteur, un des plus vieux camarades de Georges. Elle avait posé pour lui cette célèbre « Balneuse » qui fit les délices du Salon d'Automne de 1930 et qui fut éditée par la critique.

Le modèle se nommait Luisa Carlotta. Elle était Corse, et belle comme les sont souvent les filles de ce sauvage et lumineux pays quand elles veulent bien s'exposer.

Une brune à la tignasse courte et bouclée, presque bleue, comme un pâle grec, un pur profil de déesse et un corps long, souple, parfait.

Georges ressentait pour elle fort peu de sympathie depuis certain matinée où Jean-Paul, appelé au salon par téléphone, avait laissé en tête à tête son modèle et son ami.

Luisa, depuis quelque temps, avait le s'pépini pour Georges. Elle le lui dit carrément, et fut tout à fait blessée quand elle l'entendit lui répondre : — Je n'ai jamais trahi l'amitié, Luisa... Et ça n'est pas avec vous que je commencerai !

Pour toute réponse, Luisa éclata de rire et décocha quelques injures, les unes en italien, les autres en argot de Montparnasse.

Au fond, elle pensait : — C'est la première fois qu'on me refuse ! Elle se jura de ne jamais l'oublier. Elle attendait son heure. La vendetta était proclamée. Ce garçon-là paierait sa dette Patience !

Pour le tempérament corse, la vengeance peut attendre des années : là plus qu'ailleurs, c'est un plat qui ne mange froid.

Jean-Paul, le crême des bons garçons, ne fut mis au courant de l'incident ni par Georges ni, bien entendu, par Luisa. Il s'ignorait pas le caractère fantasque de son modèle, mais ne l'aimait pas, cela lui paraissait indifférent.

Quand Georges entra dans l'atelier du sculpteur, il trouva son ami, vêtu en japonais, tout ruisseant de soies brochées, fort occupé à jouer de la guitare, et assis nonchalamment dans un rotin-chaïr. Près de lui, tendue comme un chien sur le tapis, Luisa ballait tant qu'elle pouvait et entre deux soupirs, s'écriait :

— La barbe ! Oh ! la barbe ! Elle avait horreur de la musique de chambre. A la vue de son ami, le sculpteur, un magnifique géant à la barbe dorée et aux yeux doux, se leva brusquement, et, joyeux : — Qui t'amène, cher seigneur, à écria-t-il.

« A vois-tu ne pouvant décepcion pas tuer cette enfant, irréprochablement belle autant que dénuée d'esprit, je tuals le temps, en torturant une guitare bien innocente... — Présente tes hommages à dona Luisa... — Bien. Prends ce siège, Cinna de mon cœur. — Berthe, ma fille, trois cocktails, trois ! — Berthe ! entendes-tu ? — Ah ! la plus exaspérante des duègnes ! La vieille femme — qui avait ouvert la porte à Georges — s'agitait alors comme d'une trappe : — Quel que vous voulez ? — De la bière, mon amie, et des verres... Beaucoup de bière... et des verres très grands, très hauts ! Luisa, de son côté, s'était levée et apportait un merveilleux guéridon arabesque incrusté de nacre, qui portait un nécessaire de fumeur : — Anglaises, américaines, turques ? — Merci, fit Georges, mais je suis fort nerveux et ne me sens pas envie de fumer ce soir... — Ça ne va donc toujours pas les amoureux, demanda Jean-Paul Gallais, en posant sa large patte sur l'épaule de son ami. — Enfin, le Destin l'a voulu ! Fiat, fiat, Amen ! — A ja na te bième pas, car on ne choisit pas un amour, on le subit... — Seulement, je te répète ce que je t'ai dit tant de fois déjà : je ne vois pas où te tiens ton sentiment... — Tu aimes une fille qui t'est pas libre d'écouter son cœur et de n'en faire qu'à sa tête. — Tu aimes, ô malheureux ami, une enfant prisonnière de la bourgeoisie et de ses préjugés ! — Prisonnière ? s'écria Georges. Ah ! mon pauvre ami, tu ne crois pas certainement pas si bien dire ! Lucie est prisonnière, en effet, au sens propre du mot, et elle vient de m'écrire pour me supplier de l'arracher à son destin. — Jean-Paul saisit sa pipe gravement. — Diable ! fit-il en la caressant. Ça me paraît se gêner singulièrement. — Conte-moi ça en détail, mon ami. — Je suis venu en effet, Jean-Paul, pour te demander conseil... pour t'implorer, pour t'implorer... — Implorer, mon petit vieux, est un mot de trop. — Ah ! je fais bien attention aux mots que je dis ! — Attends, je t'écoute, vas-y ! — D'un clin d'œil, Georges désigna Luis...

(A suivre.)